

Alex Schweder

Architecture de Performance / Performance Architecture

Interview de/by Adrian Madlener



1 — Counterweight
2 — Alex Schweder

Modifier le quotidien, même très légèrement, peut avoir des effets surprenants. Pour Alex Schweder, architecte devenu artiste, le fait d'ausculter l'ordinaire par le biais de l'expérimentation stratégique révèle la façon dont les bâtiments se comportent et dont les êtres humains interagissent spontanément avec les intérieurs. Son studio consacré aux installations et aux interventions explore cette question fondamentale depuis différents angles, en se demandant par exemple comment les contraintes imposées par l'architecture obligent les habitants à adopter des comportements alternatifs et comment la fluidité de leurs environnements bâtis les poussent à reconsidérer leurs propres routines, identités et relations, ainsi que leurs interactions avec le temps.

✦ **Modifying the everyday, even just slightly, can have surprising effects. For reformed architect-turned-artist Alex Schweder, reexamining the mundane through strategic experimentation reveals how buildings perform and how humans genuinely interact with interiors. His installation- and intervention-based practice explores this central question from various angles, for example looking at how constraints imposed by architecture force inhabitants to adopt alternative patterns and how the fluidity of built surroundings makes them reconsider their own routines, identities and relationships as well as their interactions with time and each other.**



Alex Schweder aborde de plus vastes questions sociales, commerciales, culturelles, politiques et environnementales, sans pour autant se proclamer visionnaire. Cet artiste canalise toutefois son talent pour le mettre à profit du design à travers la création de structures archétypales visuellement et viscéralement audacieuses qui constituent d'efficaces moyens de communication invitant l'observateur à participer. Né à New York et formé au Pratt Institute et à Cambridge, Alex Schweder a produit des travaux pour des institutions comme la Kunsthalle Düsseldorf, The Glass House, le festival de design de Londres, Scope Art Fair, SFMOMA, MoMA, Manhattan Mini Storage et de nombreuses galeries. *TLmag* s'est entretenu avec lui au sujet de la réflexivité de son approche et de plusieurs projets représentatifs de sa palette de compétences artistiques.

TLmag : En explorant la fonction de la collaboration, vous avez créé des installations avec l'artiste Ward Shelley qui incarnent l'idée de la tension, mais exigent également un équilibre mutuel.

Comment ce type de projets voient-ils le jour ?

Alex Schweder : Nous commençons par élaborer des propositions conceptuelles ; ce n'est qu'ensuite que l'on se penche sur les questions d'ordre logistique. C'est en vivant les expériences que nous comprenons ce que ces projets signifient pour nous. C'est cette approche qui distingue ce que nous faisons des méthodes publicitaires, bien que le fait d'habiter une roue peut également donner l'impression que l'on cherche à faire sensation. [*In Orbit* est un projet de 2013 dans le cadre duquel Alex Schweder et Ward Shelley ont respectivement vécu à l'intérieur et à l'extérieur d'une roue pendant dix jours.] Le fait de vivre sur une courbe continue comporte une certaine précarité qui implique de prendre soin l'un de l'autre et d'équilibrer les relations de pouvoir ; ce que je faisais à l'intérieur influait considérablement sur les conditions de vie de Ward à l'extérieur. On trouve une plus grande égalité dans des projets comme *Counterweight* [où deux performers vivent dans une haute étagère et partagent la même corde qui les relie

au sommet] ou *ReActor* [une installation de 2016 composée d'une d'habitation reposant sur un pilier central, où les deux performers doivent parvenir à un équilibre physique]. Ces performances ont été conçues pour refléter la banalité de la vie quotidienne ; en exposant cette idée dans le contexte extrême de nos installations, un contraste se fait sentir. Il suffit de changer l'un des facteurs de la formule classique. L'absence de quatrième mur nous permet de mener des discussions ouvertes avec nos visiteurs. Nous essayons toutefois de disposer des éléments visibles explicites pour répondre à leurs questions les plus basiques (par exemple : « Comment faites-vous pour aller aux toilettes ? ») afin de favoriser des échanges plus profonds. L'automne prochain, nous allons monter *Your Turn* au musée Aldrich de Ridgefield, dans l'État du Connecticut. Inspirée du film contre-utopique de Terry Gilliam intitulé *Brazil*, cette installation se composera d'un espace divisé par un mur. Ward Shelley et moi allons en occuper chacun un côté, tout en partageant une même série d'équipements et de meubles essentiels. Ce projet revêt



3 & 4 — ReActor

une signification symbolique dans le contexte actuel et véhicule l'idée selon laquelle, à nos yeux, la coopération permet de fournir un meilleur travail.

TLmag : Quand l'architecture et le design interviennent-ils ?

A. S. : Mon domaine de recherche, c'est l'architecture, mais mon approche se fonde sur une méthodologie artistique. Nous proposons des questions et non des solutions. Mais il importe également de souligner que l'utilisateur est devenu un élément central en architecture. L'histoire de la performance et le rationalisme ont tous deux apporté de l'eau à ce moulin, dans la mesure où ils se posent des questions similaires autour de l'interaction. Prenons l'exemple de la cuisine conçue par Margarete Schütte-Lihotzky en 1926 (Frankfurt Kitchen) : il s'agissait d'un design fonctionnel prescrivant une série de règles permettant de se déplacer efficacement au sein d'un espace réduit. Bernard Tschumi s'est quant à lui saisi du formalisme pour le transformer en « programmation » (Programming), un principe qui pouvait exister indépendamment du bâtiment

en question. L'utilisateur devient par ailleurs central. Dans mon travail, je cherche à comprendre la façon dont les habitants traitent et interprètent leurs espaces et comment ils se servent de l'architecture pour donner corps à leur identité. On peut examiner un kit de survie Ikea sous un angle quantitatif (« combien de personnes pourrait-il sauver ? ») ou l'envisager à travers le prisme de l'espace-art et observer les plus larges questions qu'il soulève sur notre façon de vivre. À mes yeux, la performance et l'architecture sont étroitement liées. Il ne s'agit pas de produire une création radicale, mais de contribuer à modifier nos perspectives sur les mécanismes du quotidien.

TLmag : Pourriez-vous nous parler de vos structures gonflables ?

A. S. : Je crée des formes gonflables qui conditionnent l'espace pour le faire évoluer en fonction de séquences programmées se succédant entre différents sons. Montée à Wasserman Projects (Détricit) en 2016, *The Sound and The Future* en est un exemple : à travers ce projet, je voulais rendre hommage à

l'histoire de la ville et aux origines de la musique techno. En 2014, j'ai monté *Wall to Wall Floor to Ceiling* au Musée d'art de Tel-Aviv : tous les espaces disponibles y ont été remplis d'installations gonflables modifiant l'expérience des visiteurs en fonction du moment de la journée. En architecture, il existe des signaux qui nous indiquent comment nous comporter : une poignée de porte nous fournit par exemple les instructions nécessaires à sa propre utilisation. L'appréhension de tels signaux est en partie culturelle, mais provient également de la façon dont les formes orientent d'elles-mêmes certaines interactions. On pense que l'espace est statique, mais j'essaie de le superposer au temps. Les observateurs qui interagissent avec ces installations gonflables les voient tour à tour prendre la forme d'une fenêtre, d'une pièce ou d'une porte. Ces transformations continues les tiennent en haleine et leur font prendre conscience de leur relation à l'architecture.

TLmag : Comment vos « rénovations performatives » vous poussent-elles à aller encore plus loin dans la reconsidération

des aspects sociaux de l'espace fini qui gravitent autour de l'utilisateur?

A. S. : Pendant les huit années où j'ai été architecte à New York, j'ai conçu de nombreux appartements résidentiels haut de gamme. Avec un peu de recul, je me rends compte que ces espaces étaient figés dans le temps et ne pouvaient pas refléter les variations d'identité de leurs habitants. Avec cette idée à l'esprit, j'ai voulu voir jusqu'où je pouvais pousser l'idée de la performance architecturale. Du point de vue de la durabilité, je me suis également demandé comment suggérer le concept de « rénovation » par le biais d'une série d'instructions destinées à réorienter la façon dont les gens utilisent ce qui est déjà là, plutôt que de vider leur cuisine et d'utiliser de nouveaux matériaux. Il est difficile de nier que nos affaires sont imprégnées de nos histoires : elles sont un support nous permettant d'écrire qui nous sommes et qui nous voulons être. Ce projet a commencé avec des conversations individuelles que j'ai eues avec des clients au sujet de leur intérieur, dans une galerie de Berlin et dans un espace mis à ma disposition par Manhattan Mini Storage. Ce type de conversations constituent presque une forme de séance de psychologie, dans la mesure où elles permettent de verbaliser des histoires tacites. Il est plus simple d'avoir prise sur les problèmes une fois qu'on les a mis à plat, et il en va de même pour les espaces. À partir de ces conversations et en identifiant les problématiques de mes interlocuteurs, je mets au point des performances fondées sur l'instruction, un principe clé du design. En me mettant dans la peau de mes clients et en jouant une version améliorée de leur expérience dans leur propre espace, je leur économise une réflexion menée avec du recul. Ils se forment alors des images de leur appartement qui leur servent de rappels sur la façon dont ils peuvent rectifier leurs problèmes. Dans le cadre de ma thèse de doctorat, j'ai mis en scène 60 interventions de ce type dans tout New York. Quand j'obtiendrai mon titre de docteur, j'aimerais établir un SOAP (Schweder Office of Performance Architecture) et consacrer mon studio de Times Square à ces conversations. J'espère mener ce projet à New York dans un avenir proche. ◇

■ Schweder touches on larger questions of society, commerce, culture, politics and the environment but does not claim to be a visionary. Still, the artist channels his design aptitude into the creation of visually and viscerally bold archetypical structures, which acts as an effective means of communication that invites the viewer in. A New York native educated at Pratt, Princeton and Cambridge, Schweder has developed work for venues including Kunsthalle Dusseldorf, The Glass House, London Design Festival, Scope Art Fair, SFMOMA, MoMA, Manhattan Mini Storage and numerous galleries. *TLmag* spoke with Schweder about his reflective approach and various projects that represent his artistic range.

TLmag: In exploring the function of collaboration, you've created installations with artist Ward Shelley that enact the idea of tension but also demand interpersonal balance. How do such projects come about?

“IT'S NOT ABOUT DOING SOMETHING RADICAL, IT'S ABOUT HELPING TO CHANGE PEOPLE'S PERSPECTIVES ON HOW THINGS OCCUR IN THE EVERYDAY.”

Alex Schweder: We develop our conceptual propositions first and determine logistical issues later on. It is only through living the experiences that we understand what these projects mean to us. Such an approach differentiates what we do from publicity stunts. Still, there are sensationalist aspects to living in a wheel. [*In Orbit* was a 2013 project in which Schweder and Shelley lived on the interior and exterior of a circular installation for 10 days.] It becomes much more about taking care of each other and balancing power dynamics when you consider the precariousness of living on a continuous curve. What I did inside had a strong impact on Shelley's condition. In projects like *Counterweight* [where two performers live in a tall shelving unit and share the same tethered rope], or *ReActor* [a 2016 installation comprised of a house pivoting on single pillar, where two performers needed to achieve

a physical balance], there was more equity. These performances were scripted to reflect the banality of everyday life. Presenting this idea within the extreme context of our installations, a contrast emerges. It's about changing one factor in the standard formula. There's no fourth wall, which allows us to have open conversations with visitors. However, we try to answer their basic questions—like where we go to the bathroom—through visually explicit elements to facilitate a deeper discourse. This fall, we will be mounting *Your Turn* at the Aldrich Museum in Ridgefield, Connecticut. Inspired by Terry Gilliam's dystopian film *Brazil*, the installation will feature a space divided by a wall. Shelley and I will occupy either side but share one set of essential amenities and furniture. Though the concept is symbolic and relevant at the moment, this latest project shows that, for us, the world is better when people cooperate.

TLmag: Where do architecture and design come into play?

A. S.: My field of inquiry is architecture, but I approach it with an artistic methodology. We offer questions, not solutions. But it's also important to note that the user has become central to architecture. Rationalism and the history of performance both support this approach to the field. Both explore similar questions about interaction. Take the Frankfurt Kitchen designed by Margarete Schütte-Lihotzky in 1926. It was a functionalist piece of design that prescribed a set of rules for efficient movement through a small space. Bernard Tschumi took formalism and transformed it into "programming," a principle that could exist separately from the building in question. Furthermore, the user becomes central. In my practice, I explore how inhabitants participate in and interpret their spaces, how they employ architecture to enact their identities. You can look at an Ikea Survival Kit in quantitative terms, i.e. how many people will be able to use it. Or you can take the same object and examine it through an art-space framework and see how it raises larger questions about how we live. I see performance and architecture as intrinsically connected. It's not about doing something radical, it's about helping to change people's perspectives on how things occur in the everyday.

TLmag: Talk about your Inflatables series.
A. S.: I create inflatable forms that condition space to evolve over time based on



5 — ReActor

scripted sequences that oscillate to various sounds. The Sound and The Future (installed at Detroit's Wasserman Projects in 2016) is one example. In this case, I wanted to pay homage to the city's history and the origins of Techno music. In 2014, I mounted Wall to Wall Floor to Ceiling at the Tel Aviv Museum of Art. Every available space was filled with inflatable installations that changed how visitors experienced the venue at different times of day. There are cues in architecture that tell us how to behave. A door handle's shape provides you with instructions about how to use it. These understandings are partly cultural, but they also come from the way form can inherently direct certain interactions. Space is thought to be static, but what I try to do is layer it with time. Viewers who engage with these inflatable installations witness the formation of a window, room or doorway. The continual changes keep them on their toes, inspiring a sense of awareness about their relationship to architecture.

TLmag: How do your Performative Renovations push your approach a step

further in reconsidering the social and user-centric aspects of finite space?

A. S.: Having worked as an architect in New York for eight years, I designed many high-end residential apartments. In hindsight, I realize that these spaces were frozen in time and could not reflect the changing identities of their inhabitants. With this in mind, I wanted to see how far I could push the idea of architectural performance. From a sustainable angle, I also wanted to explore how I could suggest the concept of renovation through a set of guiding instructions that would reorient how people use what's already there, rather than gutting their kitchens and using new materials. It's hard to deny that we map our stories onto our stuff. It's a way of writing who we've been and who we want to be. This project began with one-on-one conversations I had with people about their interiors at both a Berlin gallery and a space provided to me by Manhattan Mini Storage. Almost a form of psychology, conversations like these allow us to take tacit stories and verbalize them. With problems laid bare, it's easier to rectify them. From these conversations

and by identifying key issues, I developed performances based on the design principle of instruction. Dressing up like the client and reenacting an improved experience in their space, I afford them a level of detached reflection. They compose images of their apartments as a reminder of how they can solve their problems. As part of my PHD dissertation, I've enacted 60 of these interventions in mostly New York. Once I have the title of doctor, I hope to set up SOAP (Schweder Office of Performance Architecture) and use my studio near Times Square as a space for these conversations. I hope to develop this New York-based project even more in the future. ◇

L'entretien complet est disponible / The full interview can be found at:

www.tlmagazine.com

www.alexschweder.com

@schweder1